

il fut, en 1681, cédé par Charles II à William Penn et reçut alors le nom de Pensylvanie.

William Penn était fils du vice-amiral anglais du même nom, et né à Londres en 1644. Dans sa jeunesse, il adopta les doctrines de la secte religieuse des Quakers. Persécuté par ceux auprès de qui il cherchait à les faire prévaloir, chassé même de la maison paternelle à cause de son exaltation religieuse, Penn fut plus tard, pour la même raison, incarcéré dans la tour de Londres. C'est durant le cours de cet emprisonnement qu'il se prit à rêver au calme des solitudes du Nouveau-Monde et au bonheur qu'il y aurait d'y vivre loin du tumulte européen. La mort de son père, arrivée quelques temps après, le mit en possession d'une fortune assez considérable et d'une créance de £10,000 sterling sur la couronne, en échange de laquelle on lui céda, comme nous venons de le dire, la propriété et la souveraineté du territoire contigu au New-Jersey et situé à l'ouest de la Delaware.

Anxieux de réaliser son rêve, Penn fit bientôt ses préparatifs de départ, et le 27 octobre 1682, après une traversée très longue et des plus orageuses, trois navires, portant le législateur et un grand nombre de colons, la plupart ses voisins, jetaient l'ancre dans le port de la petite ville de New-Castle, sur la Delaware. Le traité de paix et d'amitié qu'il conclut quelques temps après avec les Indiens, contribua beaucoup au bonheur et à la tranquillité dont jouit, durant de longues années, la nouvelle colonie qu'il venait de fonder.

Jamais établissement ne s'inaugura sous de plus favorables auspices. Un demi-siècle d'expérience avait fait connaître aux européens qui voulaient coloniser les dangers qu'il fallait éviter et la voie qu'ils devaient suivre en pareille circonstance. D'un autre côté, les Indiens habitués à ployer sous les blancs, dont ils redoutaient les moyens de destruction, accueillirent sans défiance Penn et ses compagnons, qui ne venaient à eux qu'avec des paroles de conciliation et de bonté à la bouche. Là sol qu'ils foulaient était fertile, le climat tempéré, le gibier abondant. Les premiers émigrants furent donc exempts des malheurs auxquels furent longtemps en proie les parties du nord et du sud de la Nouvelle-Angleterre. Il résulta de tout cela un accroissement de population sans exemple.

Penn, visitant un jour ses domaines, s'arrêta dans un endroit où les bords de la Delaware se couvraient de bois magnifiques. Enchanté de la beauté de ce site, il résolut d'y construire sa future capitale, et Philadelphie s'y éleva bientôt comme par enchantement. C'est près du lieu où est bâtie la ville, sous un vieux orme qui existe encore, qu'il avait réuni tous les chefs des tribus indigènes avec qui il traita.

La constitution que Penn fit adopter à sa colonie était si sage qu'elle servit en quelque sorte de modèle à celle des Etats-Unis, en 1776. Elle eut surtout l'effet d'y attirer un grand nombre de nouveaux émigrants. C'est à la salubre influence de ces lois que les Pensylvaniens doivent cet esprit d'ordre, de diligence et d'économie qui distinguent leur république de toutes celles qui constituent l'Union. Quatre ans après la cession qui lui en avait été faite, cette province contenait vingt peuplées établissements et Philadelphie 2000 habitants.

En 1699, les habitants du Delaware, mécontents des nouvelles lois que Penn fit alors pour son gouvernement, demandèrent à se séparer de la Pensylvanie; le législateur y consentit, mais en se réservant la direction de leurs affaires.

Penn était revenu en Angleterre en 1701, pour ne plus revoir l'Amérique. Malgré l'extrême honnêteté de tous les actes de sa vie, sa vieillesse fut abreuvée d'amertume; il mourut en 1718, à l'âge de 74 ans. Son fils continua de diriger la colonie et suivit l'esprit sage et pacifique du fondateur.

Ce gouvernement héréditaire se continua jusqu'à la révolution. Une indemnité fut alors offerte aux héritiers de Penn pour toutes redevances qu'ils avaient droit de réclamer tant de l'Etat que des particuliers. Cette offre fut finalement acceptée.

Jusque-là l'histoire de l'homme, c'est-à-dire de Penn et de ses descendants, est l'histoire du peuple; l'une se confond avec l'autre. Les grandes secousses que doit lui imprimer la révolution n'ont pas encore agité ce sol ni fait surgir de son sein cette liberté étrange qui se résout aujourd'hui en progrès de toute nature.

Cette révolution vint enfin; la Pensylvanie y prit une part très active. Les armées de la république comptaient dans leurs rangs un grand nombre de soldats qui lui appartenaient. En septembre 1774, le premier congrès des Etats insurgés contre la métropole s'assembla à Philadelphie et adopta cette déclaration des droits qui fut comme le prélude de celle de l'indépendance.

Quelques profondes que fussent les blessures faites au corps social américain par la guerre meurtrière qu'il venait de soutenir contre l'Angleterre, la paix dont on scella de part et d'autre le traité, en 1783, ne tarda pas à les cicatrifier. Quelques années même suffirent pour en enlever toute trace. Qu'on en juge par le relevé

suyant de la population de la Pensylvanie, fait avant la lorde de boucliers par l'insurrection et la conclusion du traité de paix. En 1774, la population était de 231,787, et de 438,912 en 1783. En 1800, cette population s'élevait à 602,365 et lors du recensement qui fut fait en 1840, à 2,258,463.

L'industrie, le commerce, les arts, les sciences, devaient nécessairement prendre des développements proportionnés aux besoins de cette population. L'instruction publique et l'éducation populaires trouveront partout d'ardents zélés. L'Université de Pensylvanie, qui date de 1755, les nombreux collèges qui y ont été fondés avant et après l'ère républicaine, contribuent puissamment à la rendre populaire.

(A continuer.)

Bulletin des publications et réimpressions les plus récentes.

Paris, Mars et Avril 1855.

MEZIERES: Jugements, maximes et reminiscences.—Un charmant volume, produit distillé et double rectifié de toute la bibliothèque d'un homme de goût et d'esprit. Nous en tirons les pensées suivantes: "Qu'en seraient la tribune, la chaire et les académies, si on ne devait y prendre la parole qu'à la condition de se faire entendre et de se faire comprendre? — L'aptitude spéciale de certains savants à discuter sur des questions étrangères, n'a d'égal que la patience infatigable de leurs confrères à écouter ce qui n'intéresse d'ailleurs personne. — Il faut plus que du goût; il faut du courage civil pour apprécier à sa juste valeur un livre excellent signé d'un nom inconnu."

SAINT BEVE: Etude sur Virgile.—Garnier Frères.

OLIVA: Histoire du Pérou.—Traduite du Pére Oliva sur le manuscrit inédit par Ternaux-Compan. Bibliothèque elzévirienne de Janet; prix 3 francs.

MISLIN (Mgr.): Les saints lieux.—Seconde édition parisienne, 3 vols. in-8o. Didier; avec cartes et plans par Marlier.

EMILE DE BONNECHOS: Histoire de l'Angleterre.—Volumes 1 et 2.—Didier. Les Canadiens n'étudient généralement pas assez l'histoire d'Angleterre. "Celle-ci, dit la Revue Contemporaine, moins détaillée que celles de Hume et de Lingard, n'omet cependant aucun fait important."

DE BARANTE: Etudes littéraires et historiques, 2 vols. in-8o. faisant suite aux études historiques et biographiques; 900 p. prix 14 fr.

DICTIONNAIRE de l'Académie des beaux-arts, tome 1er, 1re partie (A-Ach.) grand in-8o. à deux colonnes, 192 pages et 19 planches. Publication de l'Institut Impérial de France.

VAULTIER: Souvenirs de l'insurrection normande en 1793; 1 vol. in-8o. 321 pages, prix 5 francs.

Londres, Février, Mars et Avril 1855.

FROTH: History of England from the fall of Wolsey to the death of Elizabeth, vols. 3e et 4e. in-8o, 1090 pages, prix 28s. Parker.

T. W. BROWN: Labour and triumph; the life and times of Hugh Miller, in-12 320 pages, 10s. 6d. Murray.

DE VERICOUR: The life and times of Dante, in-8o. 412 p. 10s. 6d. Hope.

WISEMAN (H. E. Cardinal Henry): Recollections of the last four popes in-8o. 342 p. 21s. Hurst.

REES: A personal narrative of the siege of Lucknow from its commencement to its relief; 400 p. in-8o. 9s. 6d. Longman.

KERR: The student's Blackstone.—Selections from the commentaries of Sir William Blackstone; in-8o. 70 p. 9s. Murray.

SLEMAN: A journey through the kingdom of Oude. 2 vols. in-8o. 130 pages, 24s. Bentley.

C'est le récit d'un voyage entrepris par l'auteur, major général dans l'armée anglaise, par l'ordre de Lord Dalhousie, alors gouverneur général de l'Inde. Il est suivi de la correspondance privée relative à l'annexion du royaume d'Oude à l'empire Britannique.

WALPOLE: The letters of Horace Walpole, edited by Peter Cunningham, tome 8o. in-8o. 600 p. 10s. 6d. Rutledge. L'ouvrage aura en tout 9 vols.

The stepping stone to Astronomy, by a lady.—Prizes for common things.—The Art of questioning.

Trois petits volumes d'une série de jolis livres, publiés par Longman, dont la librairie est surtout employée à mettre au jour des ouvrages d'éducation.

GILL: Introductory text book to method and school management. Troisième édition. Longman.